

CAMPEAU, Lucien, s.j., éd., *Monumenta Novae Franciae*. Tome IV : *Les grandes épreuves (1638-1640)*. Rome/Montréal, Institutum Historicum Societatis Iesu / Les Éditions Bellarmin, 1989, 48-808 p.

Luca Codignola

Volume 44, numéro 1, été 1990

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/304865ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/304865ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)

1492-1383 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cette note

Codignola, L. (1990). CAMPEAU, Lucien, s.j., éd., *Monumenta Novae Franciae*. Tome IV : *Les grandes épreuves (1638-1640)*. Rome/Montréal, Institutum Historicum Societatis Iesu / Les Éditions Bellarmin, 1989, 48-808 p. *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 44(1), 97-103.
<https://doi.org/10.7202/304865ar>

NOTE CRITIQUE

CAMPEAU, Lucien, s.j., éd., *Monumenta Novae Franciae*. Tome IV: *Les grandes épreuves (1638-1640)*. Rome/Montréal, Institutum Historicum Societatis Iesu/Les Éditions Bellarmin, 1989, 48-808 p. 95\$

LUCA CODIGNOLA
Università di Pisa
Italie

Le volume I des *Monumenta Novae Franciae*, publié en 1967 comme l'une des parties de l'oeuvre plus vaste, les *Monumenta Historica Societatis Iesu* (fondés en 1893), établit clairement les objectifs principaux et les méthodes de cette série: publier toutes les sources connues et récupérables de l'histoire missionnaire de la Compagnie de Jésus en Nouvelle-France (p. x). Le découpage géographique des *Monumenta Historica* élimine deux territoires faisant partie de la Nouvelle-France, le Haut-Mississipi et la Louisiane. Les *Monumenta Novae Franciae* devaient couvrir la période allant des premiers jours de la colonie à 1672, année où la publication des *Relations des Jésuites* fut interrompue (I: 54*); en 1967, aucune décision n'avait été prise quant à la publication des sources de la période postérieure à 1672.

Dès le début, l'Institut historique de la Compagnie de Jésus confia les *Monumenta Novae Franciae* à son éminent historien canadien, Lucien Campeau. La tâche était et est encore extrêmement lourde. Une tendance se dessine clairement dans les quatre premiers volumes publiés: le nombre de pages (659, 798, 825, 762) et de documents (172, 191, 151, 178) de chaque volume ne varie guère, alors que les introductions de Campeau deviennent de plus en plus brèves (276, 141, 54, 48 pages), comme d'ailleurs le nombre d'années considérées dans chaque volume (15, 19, 3, 3 années) ainsi que l'intervalle entre deux publications (12, 8, 2 ans) — et le volume V est déjà sous presse. Si le rythme de parution des volumes IV et V est maintenu, le volume XV (comprenant la période allant jusqu'en 1672) sera publié en 2010. Campeau était tout à fait conscient du problème que le temps posait lorsque, en 1967, il avait écrit que «le travail... ne pourra pas se faire en peu d'années» (I: 54*).

Le volume dont il est question ici contient des documents écrits lors des années 1638, 1639 et 1640. La structure du volume IV est identique à celle des volumes précédents. Après la bibliographie et la liste des archives et des sources imprimées, viennent l'introduction de Campeau, les documents (présentés et annotés comme ils le sont dans les volumes I à III), des notices biographiques extrêmement riches concernant les 69 personnages cités dans les documents et y jouant un rôle significatif, et pour finir un index (incomplet).

Une collection annotée de documents telle que celle-ci doit vraiment être critiquée selon deux normes et points de vue différents: d'une part, la contribution de l'éditeur, c'est-à-dire ses transcriptions et annotations; d'autre part, ses réflexions et commentaires sur l'histoire et l'historiographie.

Pour ce qui concerne les documents, on connaît leur importance depuis très longtemps à travers les différentes publications (bien qu'incomplètes) des *Relations des Jésuites*, grâce en particulier à l'édition de Reuben Gold Thwaites, sur laquelle je n'ai pas besoin de m'attarder¹. Toutefois, j'ai une certaine prédilection pour la relation de 1639 écrite au pays des Hurons par Jérôme Lalemant (déjà publiée par Thwaites), un exemple extraordinaire de la manière dont les Jésuites situaient le problème de la conversion et de la culture huronne dans le cadre de leur formation intellectuelle et sociale (en particulier les pages 405-417); je retiens aussi la lettre de Joseph-Marie Chaumonot datée du 26 mai 1640 provenant elle aussi du pays des Hurons (connue jusqu'à aujourd'hui dans sa seule version française), qui fait un compte rendu de la vie quotidienne éprouvante que menaient les missionnaires (p. 475-487).

Des 139 documents transcrits par Campeau, quatre étaient disponibles à l'origine sous forme imprimée (trois d'entre eux sont les *Relations* pour les années 1638, 1639 et 1640). Les 135 autres sont des manuscrits, dont le plus grand nombre (102) est conservé dans l'Archivum Romanum Societatis Iesu. ARSI abrite les documents du bureau exécutif central de la Compagnie, la Curia Generalizia. Les autres documents romains (5) proviennent des archives de la Sacrée Congrégation «de Propaganda Fide». Il y a également 17 documents provenant des archives canadiennes (Couvent des Jésuites de Saint-Jérôme, Archives nationales du Québec, Séminaire de Québec, Université de Montréal, Palais de Justice de Trois-Rivières) et 11 des archives françaises (Hôtel-Dieu de Dieppe, Jésuites de Chantilly, Ministère des Affaires étrangères, Seine-Maritime). Tous ces documents sont publiés dans leur langue originale (surtout en français, italien et latin), alors

¹ Reuben Gold Thwaites, ed., *The Jesuit Relations and Allied Documents. Travels and Explorations of the Jesuit Missionaries in New France 1610-1791*. Cleveland, The Burrow Brothers, 1896-1901, 73 vols. Réimpression, New York, Pageant Book, 1959.

que l'appareil critique de Campeau est en français. Historiens unilingues, prenez garde! Désormais, il sera difficile d'écrire sur les Jésuites en Amérique du Nord sans être capable de travailler dans ces langues.

Les historiens ont depuis si longtemps pris l'habitude de se servir de l'ouvrage de Thwaites qu'ils ont souvent oublié que cette édition est incomplète, que ses traductions (bien que commodes) sont souvent tendancieuses et que, tout compte fait, ses quasi cent ans d'âge commencent à se faire sentir. Le fait que seulement 23 documents sur les 139² transcrits par Campeau aient été précédemment publiés et que seulement sept d'entre eux aient été publiés par Thwaites révèle à lui seul l'ordre de grandeur de la nouvelle documentation disponible grâce au travail approfondi de Campeau.

La plus grande partie de cette nouvelle documentation est d'origine romaine et, dans la plupart des cas, porte la signature de Muzio Vitelleschi, général de la Compagnie de 1615 à 1645. Curieusement Vitelleschi était incapable de parler ou de lire un mot de français (p. 202), si bien qu'il n'a jamais pu apprécier la véritable signification des *Relation*s publiées. Le confrère canadien René Ménart dut adresser un rapport spécifique à son supérieur dans un latin docte et élégant (les *annuae litterae* de 1640, p. 532-554). Cependant on doit admettre que Vitelleschi se tenait bien informé sur ce qui se passait au Canada et que son manque de connaissance du français ne semblait pas être un obstacle à son rôle de leader politique et spirituel.

La connaissance de Campeau en ce qui concerne les sources, sa capacité de les placer dans leur contexte et d'expliquer le sens réel de chacun des mots, sont vraiment remarquables. Pour ce qui a trait aux sources romaines, il n'est pas un seul document dont je connaisse l'existence dans les archives de la Propagande ou de la Compagnie qui soit absent de la sélection de Campeau³. Dans un cas, il attribue à

² Le volume IV contient seulement 139 documents, et non 178 comme semble l'indiquer la table des matières. La numérotation des documents est en fait trompeuse, car certains documents sont numérotés, énumérés et résumés, mais leur transcription est seulement donnée comme partie d'un autre document dont elle est extraite. Par exemple, si une *Relation* contient des lettres écrites par des auteurs autres que l'auteur de la *Relation*, ces lettres sont numérotées et résumées sous leur propre date, mais transcrites seulement à l'intérieur de la *Relation* même. Il faudrait également ajouter que cette confusion apparente est renforcée par le fait que les résumés d'un document décrit deux fois (comme expliqué ci-dessus) diffèrent souvent entre eux (par exemple, Doc. 146, nos 6-11, p. 492; et Doc. 173/1, nos 6-11, p. 627).

³ Luca Codignola, *Guide to the Documents Relating to French and British North America in the Archives of the Sacred Congregation «de Propaganda Fide» in Rome, 1622-1799* (Ottawa, Archives nationales du Canada, 1983, 6 vol., édition préliminaire microfichée; édition révisée, partiellement sous forme de livre, 1990), contient les cinq documents de la Propagande transcrits par Campeau. Ferdinando Pierotti, *I gesuiti in Canada 1639-1658. Le lettere del padre Barthélemy Vimont conservate nell'Archivum Romanum Societatis Iesu. Curia Generale della Compagnia di Gesù, Roma*, thèse non publiée, Università di Pisa, 1988 et Sandra Botti, *I gesuiti in Nuova Francia (1638-1671). L'esperienza canadese di padre Jérôme Lalemant e le sue lettere conservate a Roma nell'Archivum Romanum Societatis Iesu*, thèse non publiée, Università di Pisa, 1987, transcrivent respectivement deux et trois documents de ARSI qui apparaissent aussi dans Cam-

Pierre-Joseph-Marie Chaumonot une lettre que j'avais par erreur attribuée à Jérôme Lalemant (p. 13). Dans un autre, il date une lettre écrite par Paul Le Jeune «ca. 1 août 1638», alors que je l'avais située en 1639 (p. 57). À plusieurs reprises, le lecteur apprécie l'érudition de Campeau lorsque, par exemple, celui-ci explique l'origine des mots «celoce» (en latin, un certain type d'embarcation) (p. 49) et «dogique» (en japonais, un chrétien laïc remplaçant un prêtre) (p. 597). Le lecteur rencontre aussi Campeau le généalogiste huron, qui modifie par exemple la phrase suivante des *Relations*, «On baptisa... cinq vieilles femmes», en «Ces vieilles se nommaient Thérèse Millaroui, Madeleine Mahiganikoueou, Bibiane Outabanoukoue, Barbe Mitihikoue et Marie Mathiaikoukoue» (p. 587).

Étant donné les difficultés que présente le matériau, on ne peut que féliciter l'éditeur ainsi que les Éditions Bellarmin de n'avoir laissé que les quelques rares imperfections que j'ai découvertes: un renvoi en bas de page qui manque (p. 114, note 10), un épisode raconté deux fois (p. 32*, 376), des références aux «Documents sur le Canada» de H. Cahingt et aux documents de l'Hôtel-Dieu de Dieppe qui manquent quelquefois de clarté (par exemple, p. 508 et ss.), et un Virgilio Spada qui n'est pas cardinal, comme Campeau le soutient, mais supérieur du Collège Oratorien (p. 16). (Le cardinal est Bernardino Spada, protecteur des Minimes, nommé cardinal le 19 janvier 1626.)

Je ne suis pas d'accord avec Campeau sur un sujet abordé dans les documents. Il s'agit de la question qu'on appelait autrefois «des facultés des Indes». Pendant plusieurs années, les Jésuites s'efforcèrent d'obtenir en Nouvelle-France une autonomie juridictionnelle. Afin d'y parvenir, ils tentèrent de faire valoir que les privilèges spirituels (les «facultés») dont la Compagnie bénéficiait aux Indes créaient précédent et qu'ils pouvaient donc en jouir aux Amériques. Cette attitude fut jugée inacceptable par la Propagande, qui avait été établie en 1622 pour centraliser et coordonner toutes les activités missionnaires, y compris celles de la Compagnie. Campeau soutient que Francesco Ingoli (1578-1649), premier secrétaire de la Propagande, improvisa et, dans sa hâte de se servir de la Nouvelle-France «pour s'en prendre à l'édifice entier de la juridiction des jésuites sur leurs missions» (p. 15), mit sérieusement en péril le statu quo. En expliquant cette dispute, Campeau est pro-Jésuite et anti-Propagande, mais il n'est pas convaincant. En attaquant les privilèges des Jésuites, la Propagande faisait simplement ce pour quoi elle avait été créée. En outre, à partir des années 1620 jusqu'aux années 1640, la Propagande traita de la même manière un autre

peau. À ce propos, les ouvrages ci-dessus ne sont pas cités par Campeau, bien qu'ils soient disponibles aux Archives nationales du Canada, à la Propaganda et aux archives romaines de la Compagnie.

ordre puissant qui opérait en Amérique du Nord, les Capucins, mais elle ne rencontra pas la même opposition. Enfin, Campeau semble plus convaincu que Vitelleschi lui-même des privilèges des Jésuites. Le Général, tout en s'opposant résolument à Ingoli, doutait sérieusement de la validité des «facultés» dans le Nouveau Monde et fut, en fin de compte, obligé d'accepter un compromis (p. 20, 254, 446).

À propos des thèmes mentionnés dans les documents, j'aurais aimé en savoir plus sur les «singularités» des deux jésuites, Nicolas Adam (p. 204, 494, 504, 522) et Joseph-Antoine Poncet (p. 69, 189), évoquées de nombreuses fois, mais jamais complètement expliquées, ainsi que sur le débat concernant les «données» qui occupa tant l'esprit des Jésuites ces années-là (p. 203).

Nous en arrivons aux réflexions et commentaires de Campeau sur l'histoire et l'historiographie, qui fournissent des munitions dont les détracteurs de l'historien jésuite firent et font un usage considérable. Tout d'abord, Campeau est, dans son genre à lui, un «historien militant». Il adopte le point de vue jésuite, et il n'essaie ni ne souhaite le cacher. D'un bout à l'autre du livre, on trouve de nombreuses phrases que le lecteur d'aujourd'hui trouverait plus à leur place dans les documents et non dans les annotations de l'éditeur: «Les évangiles sécularisants de notre temps permettent-ils une conscience aussi vive de la souveraineté divine?» (p. 103); ou bien «Les civilisés n'ont guère le droit de se moquer d'une telle justice [huronne], ayant accepté durant des millénaires la guerre comme un moyen de trancher leurs différends» (p. 126); ou encore, «L'assurance [du] bon P. Lalemant... n'est plus de mise aujourd'hui. (...) Mais la charité opère dans la patience, comme celle de Jésus» (p. 414). On pourrait continuer à donner des exemples (voir p. 79, 81, 101, 329, 376, 400, 414, 416, 464, 508, 628). Étant donné que ces commentaires édifiants sont clairement séparés des annotations de l'éditeur, ils ne posent cependant aucun problème.

J'ai plus de difficulté par contre lorsque ces commentaires sont intimement liés à une interprétation générale de l'histoire de l'humanité. Dans le cas de la discussion du régime foncier et de l'origine de l'égalitarisme canadien, cela peut être pertinent, puisque l'explication de Campeau est basée sur une connaissance approfondie du cas de la Nouvelle-France (p. 255-256, 507). Mais que penser des phases de l'évolution de la société d'après Campeau, de l'agriculture-élevage à la sédentarité, l'apparition des villes, etc., le cycle se terminant par «la complexité et le règlement des échanges» (p. 272, mais aussi 355, 405, 411, 736, 756)? Ou du vide entre le «code de l'honneur européen, élaboré au cours de siècles de guerres savantes» et les «astuces de la chasse» des Amérindiens (p. 413)? Ou bien de l'autorité politique du père, dont la «primauté naturelle... ne découle pas des lois, mais de la biologie» (p. 573)? Rien d'étonnant, donc, à ce que le mot «culture»

se retrouve pour la première fois seulement à la page 406, et à ce que *Patterns of Culture*, de Ruth Benedict (1934), n'apparaisse pas du tout.

Campeau se rend parfaitement compte que ses *Monumenta Novae Francia* vont durer au moins aussi longtemps que les *Jesuit Relations* de Thwaites. C'est probablement pourquoi il ne prend la peine de reconnaître ni les collègues historiens, ni les débats historiographiques. Dans une centaine d'années, qui lira J. Axtell, J. W. Bradley, J. A. Dickinson, D. Delâge, O. P. Dickason, W. J. Eccles, F. Jennings, C. J. Jaenen, K. O. Kupperman, C. Martin, J. H. Merrell, K. M. Morrison ou N. Salisbury? Bien que tous aient récemment publié dans le même domaine que Campeau (et certains d'entre eux partagent en fait le point de vue de l'historien jésuite), aucun n'est mentionné dans les notes en bas de page ni cité dans la bibliographie. Les rares auteurs du XXe siècle qui sont cités s'y trouvent parce qu'ils ont rédigé des livres de référence, (Marcel Trudel, Conrad Heidenreich et le volume I de l'*Atlas historique du Canada*) ou parce que Campeau les méprise (Bruce Trigger, p. 130). Y figurent aussi certains «anthropologues revendicateurs» qui utilisent «le romantisme comme méthode d'approche scientifique» (p. 756), et des «vulgarisateurs ignorants» qui attribuent aux hurons la consommation de haschich (p. 436).

Campeau évite consciemment toute mention des débats historiographiques récents. Exception faite des quelques auteurs mentionnés ci-dessus, les études citées sont F.-X. Garneau (1845-1852), G. Bancroft (1857-1866), F. Parkman (1865), J. Winsor (1884-1889), A. Brown (1890) et A. E. Jones (1908)⁴. Campeau fait seulement et absolument confiance aux documents jésuites. Cette approche est peut-être satisfaisante en ce qui concerne les détails et les événements, par ailleurs importants, par exemple lorsqu'il prouve que Jean Nicolet n'a pas découvert le lac Michigan et le Wisconsin (p. 40*), que Samuel de Champlain a seulement rencontré les Onontagués (p. 43*) ou que Jean de Brébeuf était le premier à reconnaître les Cinq Nations (p. 43*).

Pendant, dans la plupart des cas, les questions qui font l'objet de controverse auraient dû être mises en contexte. La plus grande partie de l'introduction est consacrée à l'éternelle question, combien y avait-il d'Amérindiens à l'époque du contact? Campeau présente des réponses convaincantes qui, par exemple, réduisent le nombre des Iroquoiens à quelque 60 000 ou 75 000 au maximum (p. 31*). Mais pas un mot sur la signification de cette nouvelle interprétation et aucune indication

⁴ Deux travaux de référence brillent par leur absence dans la bibliographie de Campeau. Ils sont Patritium Gauchat, *Hierarchia Catholica Medii et Recentioris Aevi*, IV: 1592-1667 (Padoue, Librariae Regensbergianae, 1935), maintenant un classique qui a totalement remplacé Pius Bonifacius Gams, *Series episcoporum* (1873) mentionné dans la bibliographie de Campeau; et John Alden et Dennis C. Landis, eds., *European Americana*, II: 1601-1650 (New York, Readex Books, 1982).

quant aux raisons des divergences avec d'autres historiens (p. 29*-35*, mais aussi 466, 484, 503). Il y a d'autres exemples, encore que moins frappants, de cette attitude réductionniste de la part de Campeau. L'historien jésuite soutient que les Européens ne furent pas entièrement responsables des épidémies chez les Amérindiens (p. 144, 308); que les Européens ne commencèrent à circuler vraiment parmi les Amérindiens qu'après 1668 (p. 215); que les Jésuites ne prirent pas part au commerce des fourrures (p. 761); qu'en 1638-1639 la Nouvelle-France ne fut pas consciente de la menace iroquoise (p. 247, 319, 387, 580, 645). Sauf pour ce dernier point, à propos duquel les témoignages semblent être contradictoires, Campeau est convaincant. Mais le tableau n'est pas complet.

Bien que Campeau ait ignoré d'une manière superficielle et injustifiée un siècle d'historiens et de débats historiographiques, le volume IV des *Monumenta Novae Franciae* deviendra un outil essentiel pour le spécialiste de la Nouvelle-France et de l'époque de la rencontre entre Européens et Amérindiens, comme l'est d'ailleurs déjà toute la série. Les documents sont en eux-mêmes une mine d'or et, sous la direction de Campeau, ils deviennent accessibles à tous ceux qui sont capables de lire d'autres langues que leur langue maternelle.